

L'EDUCATION PROFESSIONNELLE EN ANGLE-TERRE

L'initiative privée a en Angleterre suscité à peu près tout. Il ne faut donc pas chercher dans l'éducation économique des Anglais une organisation systématique comme en Allemagne. L'enseignement technique et industriel n'y a pas d'existence propre, avec ses cadres et ses programmes. Le "Board of education" subventionne, contrôle. L'apprentissage des principes scientifiques ou artistiques appliqués à l'industrie n'exclut ni ne remplace celui de l'atelier, et la culture générale n'est pas dépréciée par les études techniques. C'est un fait considérable que les Anglais ne séparent point en ceci l'intérêt professionnel de l'intérêt social. L'éducation économique, telle qu'ils la conçoivent, est à la fois pratique et humanitaire.

De là s'inspirent les considérables efforts de l'initiative privée. L'Institut de la fédération des principaux corps de métier de Londres "the City and Guilds of London institute" possède d'énormes revenus. En 1900, les corporations des orfèvres, marchands de drap, etc., lui avaient affectivement versé \$2,000,000. Il fonde, entretient, surveille des collèges, des écoles et des cours pour ouvriers et apprentis.

Le "People palace" dû à un legs, est depuis 1885, une grande école technique et sociale pour le peuple, pourvue des ateliers, aménagements, etc., nécessaires à son double objet avec cours du jour et du soir.

Les centres manufacturiers ne sont pas restés en arrière; Birmingham possède un Institut, véritable université ouvrière, dont les cours se font le soir, avec un budget annuel dépassant \$400,000 et une clientèle de 6,000 étudiants. A Birmingham aussi, M. Chamberlain, alors maire, établit une école des beaux-arts industriels qui coûta \$4,000,000 et compte actuellement 2,000 élèves dont la plupart travaillent pendant toute la journée.

L'enseignement technique de l'industrie, l'enseignement officiel soumis au contrôle de l'Etat, se répartit, comme ailleurs, en trois paliers: le supérieur—branche de haute culture—se donne dans les universités classiques comme Oxford, Cambridge, Londres et les collèges d'universités ou "technical colleges" des grandes villes industrielles. L'Etat y favorise, par une subvention, la collation des grades élevés, jeunes gens et jeunes filles sont admis à en suivre les leçons. Des écoles centrales ou polytechniques, au palier moyen, placées sous le contrôle des municipalités, préparent des contre-maîtres, sous-ingénieurs, etc. En bas, l'école primaire s'oriente toujours davantage vers les connaissances pratiques, et qui se rapportent aux professions régionales.

En 1904-1905, les écoles du soir contrôlées par l'Etat ont réuni 718,000 élèves, 441,432 hommes et 277,139 femmes. Et l'obligation post-scolaire n'existe pas.

L'enseignement commercial se constitua plus lentement. D'instinct, l'Anglais croit en cette matière la "self made man" celui qui a commencé à remuer les caisses. Il a fallu l'impérieuse de la concurrence allemande et américaine qui le menaçait partout, pour l'émouvoir. Dès 1902, le recteur de l'université de Glasgow réclamait l'adjonction, dans chaque université, d'une faculté commerciale. En attendant, ce sont surtout les écoles du soir qui attirent apprentis et employés. Il est vrai que les bureaux ferment à 5 h. 35.

En somme, la marque de l'éducation économique en Angleterre est le sens pratique. On a fait jusqu'ici appel aux bonnes

volontés, non à l'obligation. De là vient que le succès à récompenser l'enseignement du soir. De plus, la majorité des étudiants, même ouvriers, même apprentis, acquitte une rétribution qui peut atteindre de 40c à \$1.00 par semaine. Les professeurs techniques n'abandonnent pas l'exercice de leur profession pour l'enseignement, non plus qu'en Suisse et en Allemagne, on évite ainsi la routine des fonctionnaires. Du reste, l'école ne prétend pas remplacer l'atelier; elle demeure l'école, repandant les notions techniques en même temps que la culture générale. En un mot, l'Angleterre associe étroitement les deux aspects du problème de l'éducation.

STYLE ET STENOGRAPHIE

Nous remarquons que la moitié au moins des lettres dactylographiques que nous recevons laissent à désirer au double point de vue de l'ordonnance et du style. Elles ont, certes, un aspect plus net que leurs sœurs manuscrites. Elles sont plus faciles à lire. Mais elles n'en ont pas la netteté de l'exposé, et souvent elles sont plus difficiles à comprendre quant au fond.

De quoi cela peut-il provenir? Problème intéressant au point de vue de l'efficacité de la correspondance commerciale, qui n'en est pas parvenue encore à un tel degré de perfection, — il s'en faut, — qu'elle puisse sans danger se permettre des négligences. Un domaine de plus en plus vaste s'ouvre aux affaires par correspondance, mais, pour exploiter avec fruit ce domaine, il faut, outre de bons outils, des pionniers qui sachent s'en servir.

La cause de l'imperfection signalée dans les lettres dactylographiques est bien facile à découvrir: nombre d'hommes dans les affaires ne savent pas dicter une lettre à leur sténographe. Ou bien ils n'ont pas pris la peine, ou le temps, d'ordonner dans leur esprit les arguments qu'ils désirent exposer, et alors la lettre ne peut que refléter, en l'exagérant, ce défaut fondamental. Ou bien ils n'ont pas pris la peine de se recueillir un instant pour exprimer leurs idées sous une forme précise, exempte de répétitions ou de phrases inutiles.

La lettre est faite. Son auteur la lit rapidement des yeux, l'esprit occupé par autre chose, ou presse par l'heure du train; il éprouve une satisfaction modérée, mais il signe quand même. La lettre est mise à la poste. Et voilà parti un message mal préparé à défendre des intérêts toujours importants.

Sait-on jamais ce qu'on perd en expédiant une lettre qui n'est pas "au point"? On peut seulement être bien certain de s'être causé volontairement un dommage.

Beaucoup de personnes ne savent pas bien dicter et ont beaucoup de peine à composer une lettre autrement que la plume à la main. Mais cela s'apprend. On commence par établir un plan de chaque lettre avec la plume, puis on s'efforce d'exprimer le plus simplement du monde les idées que l'on veut émettre. Lorsque votre dactylographe vous rapporte vos lettres, lisez-les avec la plus grande attention et si besoin est, faites recommencer le travail lorsqu'il ne vous donne pas entière satisfaction.

Ce n'est pas une raison parce qu'on dispose de moyens d'exécution rapides pour vouloir faire encore plus vite, quitte à mal faire. Que l'exécution soit rapide, très bien, mais consacrons à la conception et au style le temps nécessaire pour assurer une efficacité sans laquelle nous ne parvenons qu'à gaspiller nos efforts.